

Recette gagnante *Soul Kitchen* de Fatih Akin

Stéphane Defoy

Volume 28, numéro 3, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2010). Compte rendu de [Recette gagnante / *Soul Kitchen* de Fatih Akin]. *Ciné-Bulles*, 28(3), 2–5.



Recette gagnante

STÉPHANE DEFOY

Depuis que son film **Head On** a décroché l'Ours d'or en 2004 à la Berlinale, Fatih Akin parcourt le monde. Les plus prestigieux festivals de cinéma s'arrachent chacune de ses nouvelles livraisons. À preuve, son dernier opus, **Soul Kitchen**, a été présenté en compétition officielle à la dernière édition du Festival international du film de Venise (La Mostra), où il a remporté le Prix spécial du jury. Avec ce film, le réalisateur propose une comédie dans laquelle la musique, l'amour, la bouffe et l'alcool font bon ménage. Pour bien situer **Soul Kitchen** dans le parcours d'Akin, un retour sur sa filmographie s'impose.

Ce fils d'immigrés turcs, né à Hambourg en Allemagne en 1973, fait parler de lui dès son second long métrage, **Julie en juillet** (2000). Ce *road-movie* aborde le cheminement d'un enseignant timide et rangé qui croise une vendeuse de bijoux fantasque. Le film ne connaît pas un succès fracassant, mais il marque la première collaboration d'Akin avec

l'acteur Moritz Bleibtreu qui s'était fait remarqué plus tôt dans le flamboyant **Cours, Lola, cours** (1998) de Tom Tykwer. Ces deux cinéastes sont les chefs de file du renouveau du cinéma allemand depuis le début des années 2000 qui regroupe des réalisateurs comme Wolfgang Becker (**Good Bye, Lenine!**), Christian Petzold (**Yella**) et Oliver Hirschbiegel (**L'Expérience**). Pour Akin, la consécration vient en 2004 avec **Head On**. Ce puissant mélodrame s'articule autour de la rencontre, improbable, de deux immigrés turcs (un raté ivrogne et une jeune femme délurée) qui, pour diverses raisons, vivent des existences difficiles. Outre la rencontre, dans un hôpital psychiatrique, de ces deux êtres en chute libre, cette histoire d'amour contrarié a permis de découvrir un auteur qui mélange avec un sens du rythme inouï la chronique sociale et le récit intimiste. Privilégiant l'ellipse dans une intrigue complexe, mais scénarisée avec rigueur, il rend avec justesse le drame de ces personnages qui

vivent des émotions extrêmes. Dans ce film, les bagarres de ruelles font place à des tentatives de suicide ratées. Par moments, Cahit et Sibel (les deux personnages principaux) s'adonnent à une véritable entreprise de démolition qui illustre le caractère extrême de leurs réactions, en amour comme dans le désespoir. Une galerie de personnages secondaires, amis et proches du couple improvisé, vient calmer leurs ardeurs. Déjà, Akin affiche un parti pris affirmé pour les rebelles, même si les deux anti-héros de ce film n'endossent aucune cause.

Il suffit de regarder **Head On** pour constater que la musique occupe une place de choix chez ce cinéaste qui, dans ses temps libres, est DJ dans des boîtes de nuit. Chaque fois, les pièces choisies avec minutie reflètent la condition des protagonistes et leur état d'esprit. Dans **Head On**, le rock 'n' roll aux sonorités punk amplifie la colère, la furie et la passion amoureuse exacerbée de ces deux écorchés vifs qui célèbrent à leur façon l'incessant feu roulant de l'existence. Avec son énergie brute et son attitude à contre-courant, **Head On** témoigne d'un désir de dynamiter tout ce qui fait consensus.

Avant de connaître le succès avec **Head On**, Akin planchait, dès 2003, sur un synopsis s'inspirant des épreuves d'un ami de longue date, le comédien Adam Bousdoukos. Ce dernier, qui avait un temps été propriétaire d'un restaurant (La Taverna) dans le quartier industriel de Hambourg, venait de rompre avec sa petite amie. Toutes les pièces du puzzle étaient en place pour accoucher de la première ver-

sion du scénario de **Soul Kitchen** lorsque survint le triomphe inattendu de **Head On**. Dès lors, le cinéaste semble avoir souhaité tourner un film le plus rapidement possible afin de se libérer de la pression inhérente à un tel succès. Amateur de musique, il repart en Turquie et tourne **Crossing the Bridge – The Sound of Istanbul**, un documentaire qui présente les différents courants musicaux de la capitale. Il passe l'année suivante à peaufiner un projet plus ambitieux: **De l'autre côté** (2007). Avec ce film, Akin débarque pour la première fois au Festival de Cannes d'où il repartira avec le Prix du scénario, une récompense venant confirmer le talent d'un cinéaste avec qui il faudra compter. **De l'autre côté** forme le second volet d'une trilogie amorcée avec **Head On** et dont chaque partie aborde une thématique spécifique, dans l'ordre: l'amour, la mort et le mal. Les décès, accidentels ou prévisibles, sont nombreux dans **De l'autre côté**. Le réalisateur articule son histoire autour de l'absence de ceux qui ont quitté ce monde pour l'au-delà. Les dépouilles passent les frontières (nombreux allers-retours entre l'Allemagne et la Turquie) et les destins des personnages évoluent en parallèle sans (presque) jamais se croiser, ce qui suggère autant d'actes manqués qui auraient pu modifier le cours de leurs existences. Ce film choral aux multiples enchevêtrements embrasse de nombreux thèmes universels, dont ceux de l'immigration clandestine, du métissage culturel, de l'acceptation des différences, du deuil, du pardon douloureux et des amours interdites. Ce long métrage d'une belle intensité dramatique est un film fort, intelligent et profondément humaniste qui



évoque avec sensibilité la complexité du rapport à l'autre. L'odeur de la mort plane tout au long de ce film qui s'affirme, au final, comme une ode à la vie et aux vivants.

Avant de se lancer dans l'écriture du troisième volet de cette trilogie, consacré au thème du mal, Akin s'accorde une pause et fait un petit détour du côté de la comédie. Il sort de ses tiroirs le scénario de **Soul Kitchen**, retravaille le projet et, cette fois, entend bien réaliser cette histoire qui se déroule dans un vieux hangar du quartier industriel de Hambourg



transformé en restaurant. Le patron, Zinos, tient à bout de bras l'établissement à l'aide de quelques employés dévoués. La bouffe est plutôt de mauvaise qualité, genre *fast food* gras, mais les clients, pour la plupart des ouvriers et des résidents du coin, n'en demandent pas plus. L'atmosphère est décontractée et la musique, toujours de bon goût : le Soul Kitchen (nom du restaurant) est un endroit populaire et sans prétention. Mais Zinos croule sous les dettes et les factures impayées. Son commerce est menacé de fermeture et, comme si cela ne suffisait pas, son frère, en prison pour diverses brouilles, débarque pour quémander un emploi afin de pouvoir jouir d'une liberté conditionnelle. Le restaurateur n'est pas sorti de l'auberge...

Il est clair que le cinéaste a voulu se faire plaisir en réalisant un film léger et sans prétention, s'éloignant du cinéma poignant, douloureux et introspectif qui avait marqué ses deux films précédents. Pour parvenir à ses fins, il a fait appel à des acteurs avec qui il avait déjà travaillé. Le rôle principal est tenu par son ami Adam Bousdoukos (héros de **L'Engrenage**, premier long métrage d'Akin), coauteur du scénario

de **Soul Kitchen**. Moritz Bleibtreu est impeccable dans la peau du frangin bon à rien alors que Birol Unel (personnage principal de **Head On**) vole pratiquement la vedette en indomptable cuisinier au tempérament bouillant. Grâce à ces trois lascars aux mille mésaventures, l'univers de l'amitié masculine est bien représenté. Il n'y a rien à redire à ce *casting* quatre étoiles, d'autant que tous semblent prendre un malin plaisir à se donner la réplique. Les rôles féminins, plus effacés, permettent de relancer l'intrigue et d'ouvrir de nouvelles pistes quand certains développements commencent à faire du surplace. Par exemple, Nadine, la copine de Zinos, partie en Chine pour des motifs professionnels mais néanmoins présente grâce à des échanges en webcam, apporte une nouvelle dimension au récit. L'absence de l'être aimé occupe une place de prédilection dans l'esprit du protagoniste central. L'attente s'avère périlleuse et les tuiles, qui s'accroissent à une vitesse folle, rendent sa solitude intenable, l'obligeant à remettre sans cesse son éventuel départ pour la rejoindre.

Si ce long métrage traite principalement des mésaventures et des déboires du héros sur un ton pince-sans-rire, **Soul Kitchen** aborde également un sujet plus sérieux : celui de la rupture amoureuse. La présence de ce thème en arrière-plan — même dans les séquences de fêtes bien arrosées — sauve le film de la comédie banale et premier degré. Conséquemment, le propos n'est jamais totalement désincarné et les éléments comiques rehaussent une intrigue qui, malgré son apparente frivolité, soulève divers enjeux dramatiques. Parce qu'il esquisse en filigrane une satire sur les ravages du capitalisme sauvage qui rase tout sur son passage, ce nouveau film d'Akin, malgré son ton plus léger que les précédents, s'inscrit toutefois dans une cinématographie socialement engagée. Les spéculateurs immobiliers qui tentent de mettre la main sur le restaurant incarnent les vilains, tandis que leurs rivaux, dépeints comme une bande de marginaux illuminés, se démenent afin de conserver un minimum de dignité, de même que le précieux restaurant, lieu singulier qui incarne toutes leurs utopies de doux rêveurs. Plusieurs éléments révèlent la sensibilité du réalisateur à l'égard de ces laissés-pour-compte d'un monde sans pitié. Zinos est le parfait exemple de ce genre de personnes. Alors qu'il tente de soulever un lave-vaisselle, le restaurateur se bousille un disque dorsal. Sans couverture sociale ni assurances, il

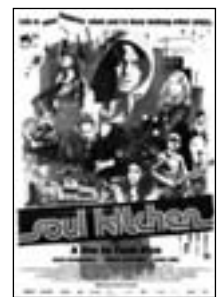


passera l'essentiel du film à se déplacer avec peine, souffrant d'une hernie discale qui ne cesse d'empirer. Lorsqu'on n'a pas les moyens de se payer un médecin, on prend son mal en patience...

La faune bigarrée qui fréquente le Soul Kitchen permet d'illustrer l'un des thèmes de prédilection du réalisateur, celui de la diversité culturelle. Si ses deux derniers longs métrages proposaient une réflexion sur le phénomène de la double identité des immigrants (germanique et turque) à travers une galerie de personnages à la recherche de leurs racines, celui-ci défend l'intégration culturelle comme antidote à toute forme de nationalisme s'inscrivant comme un repli sur soi. Grecs, Turcs et Allemands « de souche » se donnent ici la réplique dans un merveilleux désordre cosmopolite. Par-delà les différences culturelles et idéologiques, c'est le sentiment de communauté qui prime dans ce groupe de paumés attachants. Ils restent solidaires dans l'adversité qui gagne du terrain au fur et à mesure que le film avance. Le cinéaste suggère que le clivage des classes sociales mine notre monde obnubilé par l'argent, au détriment des individus qui le composent.

Dans **Soul Kitchen**, Akin semble avoir accordé une plus grande importance au traitement plastique des images que dans ses films précédents. En effet, il porte un soin particulier à la composition des plans. Dans les séquences d'exposition du casse-croûte et de sa faune bigarrée, la caméra manœuvre gracieusement dans les allées et derrière le bar, jusqu'à nous

mener dans la cuisine de Zinos. Les mouvements de caméra sont minutieusement choisis (travail remarquable de Rainer Klausmann, directeur de la photographie) et donnent de beaux plans-séquences qui mettent en évidence l'ambiance éclatée du lieu. Aussi, les nombreux travellings latéraux permettent de rester au plus proche de l'action et d'établir une intimité avec les personnages qui sert bien le récit. Quelques amorces de scènes, filmées en plans larges avec une lentille grand angle, illustrent le caractère excessif des combines concoctées par certains des personnages. Une fois le contour de chaque protagoniste établi, les scènes se font plus courtes et plus rythmées, grâce à un montage alerte qui magnifie le caractère dantesque de la démarche de Zinos pour conserver son établissement. La plus grande qualité de ce film, qui sied à merveille à la période estivale, est qu'il repose sur un rythme parfaitement maîtrisé prenant racine dans les nombreuses pièces musicales de sa trame sonore (soul noire américaine, blues, rock 'n' roll, etc.). Le réalisateur a scrupuleusement agencé les pièces afin de créer une ambiance qui traverse le film de part en part. S'il n'invente rien, Akin a su intégrer tous les ingrédients d'une bonne comédie qui risque de connaître un franc succès : bonne bouffe, bonne musique, histoires sentimentales pimentées et quête impossible, servis par de nombreux rebondissements. Le dosage est parfait, ce qui fait de **Soul Kitchen** un film réjouissant, ludique et coloré qui se déguste comme un bon repas bien arrosé en agréable compagnie. (Sortie prévue : 30 juillet 2010) ▀



Allemagne / 2009 / 99 min

RÉAL. Fatih Akin **SCÉN.** Fatih Akin et A dam Bousdoukos **IMAGE** Rainer Klausmann **SON** Richard Borowski **MUS.** Pia Hoffmann **MONT.** Andrew Bird **PROD.** Fatih Akin et Ann-Kristin Homann **INT.** Adam Bousdoukos, Moritz Bleibtreu, Birol Unel, Pheline Roggan **DIST.** Métropole Films